

— Nous autres, Anglo-Indiens, nous avons des façons magnifiques de faire les choses, M. Balderby, continua-t-il, quand une fois nous nous sommes mis en tête de les faire. Je veux donner à ma fille un collier de diamants pour son cadeau de noces, et je veux que ce collier soit aussi beau que celui qu'un prince de l'Orient ou qu'un Rothschild pourrait donner à sa fille unique. Vous comprenez ?

— Oh ! parfaitement, répondit M. Balderby ; je serai très heureux de pouvoir vous être de quelque utilité en pareille matière.

— Tout ce que je veux, c'est une forte somme d'argent dont je puisse disposer. Il est possible que j'achète sans compter et que je mette à ce collier un prix considérable ; ce sera un legs que la comtesse de Houghton transmettra à ses enfants. Vous et John Lovel, de Shorncliffe, vous avez été les exécuteurs testamentaires de mon père. Vous avez signé, en septembre dernier, l'ordre de transférer en mon nom l'argent de mon père.

— Je l'ai signé en même temps que M. Lovel.

— Précisément. M. Lovel m'a écrit à ce sujet. Mon père avait ici deux sortes de compte, je crois : un compte de dépôt et un compte courant.

— C'est cela même.

— Et ces deux comptes ont existé depuis mon retour, comme ils existaient pendant sa vie.

— Exactement. Le revenu que M. Percival Dunbar mettait de côté pour son usage était de sept mille livres par an. Il dépensait rarement cette somme, quelquefois même il n'en dépensait pas la moitié. La balance de ce revenu, et sa double part dans les profits de la banque, allaient au crédit de son compte de dépôt, et différentes sommes ont été retirées de temps en temps et dûment consignées à son ordre.

— Peut-être pourrais-je voir les livres où figurent ces deux comptes.

— Certainement.

M. Balderby fit jouer le ressort d'une sonnette sur sa table.

— Dites à M. Austin d'apporter la balance journalière et les livres des comptes de dépôt," ordonna-t-il à la personne qui répondit à son appel.

Clément Austin parut, cinq minutes après, apportant deux énormes volumes reliés en maroquin.

M. Balderby les ouvrit et les plaça devant son premier associé.

Henri Dunbar regarda le compte de dépôt. Ses yeux parcoururent rapidement la longue rangée de chiffres et se fixèrent sur le total.

Alors sa poitrine se souleva et il respira péniblement, comme un homme qui se sent presque étouffé par une oppression intérieure.

Les derniers chiffres de la page étaient ceux-ci : 137 926 livres, 17 shillings, 2 deniers.

Les deux deniers semblaient quelque chose de ridicule, mais les hommes d'affaires sont nécessairement aussi exacts en chiffres que des machines à calculateur.

— Comment est placé cet argent ? demanda Henri Dunbar en montrant la page. Ses doigts tremblaient un peu et il appuya aussitôt sa main sur le livre.

— Il y a cinquante mille livres dans les fonds indiens, répondit M. Balderby avec autant d'indifférence que si cinquante mille livres de plus ou de moins eussent été une bagatelle, et vingt-cinq mille dans le Great-Western-Railway. La plus grande partie du reliquat circule en billets du Trésor.

— Alors vous pouvez réaliser les billets du Trésor ?

M. Balderby tressaillit comme si quelqu'un eût marché sur l'un de ses cors. Il était banquier corps et âme, et il n'aimait pas du tout le projet de diminuer les ressources de la banque, quelque riche qu'elle fût.

— C'est un capital un peu considérable pour le retirer brusquement des affaires, dit-il en se frottant le menton d'un air de réflexion.

— La banque ne peut-elle se passer de ce capital ? demanda M. Dunbar d'un ton de surprise.

— Oh si ! la banque peut très bien s'en passer. Nos demandes sont parfois énormes. Lord Yarsfield, un très-ancien client, parle d'acheter un domaine dans le pays de Galles ; il peut venir d'un moment à l'autre chercher une très-forte somme. Néanmoins, le capital est à vous, monsieur Dunbar, et vous avez le droit

d'en disposer comme il vous plaira. Les billets du Trésor seront réalisés immédiatement.

— Bien ; et si vous pouvez disposer des actions du Great-Western avec avantage vous ferez bien de les céder.

— Vous songez à dépenser...

— Me songez, au nord de l'argent d'une autre manière. On m'a offert, je crois, cent pour cent de bénéfices dans quelques années d'ici ; mais ce n'est là qu'une considération future. Pour le moment, nous n'avons à nous occuper que du collier pour ma fille. J'achèterai moi-même les diamants aux marchands qui les ont importés. J'ai vu qu'il y avait une vente importante annoncée. Vous vous tiendrez prêts, d'ici à mercredi, à escompter quelques forts chèques signés par moi.

— Certainement, M. Dunbar.

— Voilà, je crois, tout ce que j'avais réellement à vous dire. Je serai heureux de vous recevoir à l'hôtel Clarendon, s'il vous plaît de venir dîner avec moi chaque fois que vous serez libre.

Il y avait fort peu de cordialité dans le ton de cette invitation, et M. Balderby comprit parfaitement que ce n'était qu'une formule de politesse à laquelle M. Dunbar se croyait obligé.

Le plus jeune associé murmura quelques mots de remerciement en retour de l'offre de M. Henri Dunbar, puis les deux hommes causèrent pendant quelques minutes sur des sujets indifférents.

Cinq minutes après, M. Dunbar se leva pour se retirer. Il entra dans le corridor entre le bureau public de la banque et le cabinet particulier de M. Balderby.

Ce corridor était très-obscur, mais le bureau était parfaitement éclairé. Le jour y pénétrait par de grandes fenêtres. Entre le bout du corridor et les portes extérieures de la banque, Henri Dunbar vit une femme assise à l'un des pupitres et causant avec Clément Austin.

Le banquier s'arrêta tout à coup et revint au cabinet.

Il regarda autour de lui d'un air distrait dès qu'il fut rentré dans l'appartement.

— Je croyais avoir apporté une canne, dit-il.

— Je ne pense pas, reprit M. Balderby se levant de son pupitre ; je ne me souviens pas de vous en avoir vu une.

— Alors je me serai trompé.

Il continua à rester dans le cabinet mettant ses gants très-lentement et regardant par la fenêtre dans la sombre cour, où apparaissait une petite porte percée dans le mur.

Tandis que le banquier flânait auprès de la fenêtre Clément Austin vint dans le cabinet montrer quelque document au plus jeune associé.

Henri Dunbar se retourna au moment où le caissier allait ressortir.

— Je viens de voir une femme qui causait avec vous dans le bureau. Ce n'est pas l'endroit convenable pour ces sortes de choses ; qu'en pensez-vous, M. Austin ? Quelle est cette femme ?

— C'est une jeune fille, monsieur.

— Une jeune fille !

— Oui, monsieur.

— Que vient-elle faire ici ?

Le caissier hésita un moment avant de répondre.

— Elle... elle désire vous voir, M. Dunbar, répondit-il après cette courte pause.

— Quel est son nom ? qui... qui est-elle ?

— Son nom est Wilmot, Marguerite Wilmot.

— Je ne connais pas cette personne, répondit le banquier avec hauteur en regardant avec inquiétude la porte entr'ouverte. Fermez cette porte, monsieur, dit-il avec impatience au caissier, le courant d'air du corridor est assez fort pour couper un homme en deux. Qui est cette Marguerite Wilmot ?

— La fille de ce malheureux Joseph Wilmot qui a été assassiné à Winchester," répondit le caissier très gravement.

Il regardait Henri Dunbar bien en face pendant qu'il parlait.

— Dites à cette personne, à cette Marguerite Wil-

mot, que je refuse de la voir aujourd'hui, comme j'ai refusé de la voir dans Portland-Place et comme j'ai refusé de la voir à Winchester, dit-il résolument ; dites-lui que je refuserai de la voir chaque fois qu'elle essaiera d'être importune. J'ai déjà assez souffert à cause de cette hideuse affaire de Winchester, et je me défends très résolument contre toute persécution. Cette jeune personne ne peut avoir motif pour me voir. Si elle est pauvre et qu'elle manque d'argent, je suis tout disposé à lui venir en aide. Je lui ai déjà offert de le faire. Je ne puis pas faire plus. Mais si elle est dans le besoin...

— Elle n'est pas dans le besoin, M. Dunbar, interrompait Clément Austin, elle a des amis qui l'aideront pour la mettre à l'abri de la misère.

— Ah ! et vous êtes un de ces amis, je suppose, M. Austin ?

— Oui, monsieur.

— Prouvez donc votre amitié à Marguerite Wilmot en lui apprenant qu'elle a en moi un ami et non un ennemi. Si vous êtes, comme je le suppose d'après vos manières, un peu plus qu'un ami ; si vous l'aimez et qu'elle vous paye de retour, épousez-la, et elle aura une dot que la femme d'un gentleman ne serait pas honteuse d'apporter à son mari.

Il n'y avait en ce moment ni colère ni impatience dans la voix du banquier. Son ton était très ému Clément Austin le regardait tout étonné de ce changement dans ses manières.

Henri Dunbar vit ce regard, et on aurait dit qu'il s'efforçait d'y répondre.

— Vous ne devez pas être surpris que je ne veuille pas voir Marguerite Wilmot, dit-il ; ne comprenez-vous pas que mes nerfs manquent de vigueur, et que je ne puis me faire à l'idée d'une entrevue avec cette jeune fille qui, sans doute, puisqu'elle me poursuit avec tant d'entêtement, me soupçonne d'avoir assassiné son père ? Je suis vieux, et j'ai passé trente-cinq ans dans l'Inde. Ma santé est ébranlée, et j'ai en horreur toutes les scènes tragiques. Je ne suis pas encore remis du choc de cette épouvantable affaire de Winchester. Allez le dire à Marguerite Wilmot ; dites-lui aussi que je serai son sincère ami si elle veut accepter mon amitié, mais que je ne la verrai que lorsqu'elle aura meilleure opinion de moi.

Il y avait quelque chose de franc et de simple dans ce langage. Un moment, du moins, Clément Austin fut dans l'incertitude. Marguerite avait peut-être tort, en somme, et il pouvait se faire que Henri Dunbar fût innocent.

C'était Clément qui avait informé Marguerite que M. Dunbar était attendu à la banque ce jour-là, et c'était par suite de cette information que la jeune fille était venue à Saint-Botolph-Lane avec la ferme résolution de voir l'homme qu'elle croyait être le meurtrier de son père.

Il revint au bureau où il avait laissé Marguerite pour lui communiquer le message de M. Dunbar. Aussitôt que la porte du cabinet se fut refermée sur le caissier, Henri Dunbar se tourna brusquement vers son plus jeune associé.

— Il y a une porte qui mène de cette cour dans une autre qui relie Saint-Botolph-Lane à une ruelle sur le derrière, dit-il, n'est ce pas, monsieur Balderby ?

— Oui, il y a une porte, je crois.

— Est-elle fermée à clef ?

— Non ; on la passe rarement avant quatre heures : les commis passent quelquefois par là pour entrer et sortir.

— Alors, je m'en irai par cette porte, dit M. Dunbar qui manquait presque de respiration tant il était oppressé. Vous renverrez la voiture à l'hôtel Clarendon. Je ne veux pas voir cette jeune fille. Adieu.

Il sortit du cabinet et pénétra dans un corridor qui menait à la cour, suivi par M. Balderby qui ne comprenait rien à l'agitation de son chef.

Il échappait ainsi pour la troisième fois à une entrevue avec Marguerite Wilmot.